

**Lurelu**

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



## Les auteurs canadiens-anglais en traduction, *part two*

Andrée Poulin and Laurine Spehner

---

Volume 26, Number 1, Spring–Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/12080ac>

[See table of contents](#)

---

**Publisher(s)**

Association Lurelu

**ISSN**

0705-6567 (print)

1923-2330 (digital)

[Explore this journal](#)

---

**Cite this article**

Poulin, A. & Spehner, L. (2003). Les auteurs canadiens-anglais en traduction, *part two*. *Lurelu*, 26(1), 5–11.

## Les auteurs canadiens-anglais en traduction, part two

Andrée Poulin

Laurine Spohner

Le Canada anglais a ses auteurs jeunesse vedettes, souvent méconnus au Québec. Dans un premier dossier (*Lurelu*, vol. 25, n° 2, automne 2002), nous vous en avons présenté cinq. En voici cinq autres, des écrivains solidement établis, récipiendaires de plusieurs distinctions et prix, publiés dans d'autres pays et traduits dans plusieurs langues. Spécialisées dans le polar, Linda Bailey et Norah McClintock se sont illustrées dans un genre qui leur ont valu de nombreux admirateurs. De leur côté, William Bell et Kevin Major font dans la veine réaliste, mettant en scène des adolescents en crise, en quête de leur identité, de sens à leur vie. Quant à Monica Hughes, bien qu'elle ait touché à divers genres, elle est surtout connue pour ses livres de science-fiction. Certaines des œuvres présentées ici sont déjà considérées comme des classiques de la littérature canadienne-anglaise.

### Linda Bailey, polar haut de gamme



Dès son tout premier livre, qui lançait la série «Steph et Joé», Linda Bailey a connu le succès. Critiques et jeunes en ont raffolé, les honneurs ont suivi et l'éditeur Kids Can Press en a redemandé. Dix ans plus tard, la série a une réputation enviable et compte sept titres, dont plusieurs ont raflé le prix Arthur Ellis récompensant le meilleur polar jeunesse canadien.

Qu'est-ce qui fait le succès de cette série créée pour les neuf à douze ans? D'abord, les deux héros, extrêmement bien campés. Deux personnages que leurs personnalités contrastantes rendent rigolos. Alors que Steph est impulsive, intrépide et indépendante, Joé est lent, hésitant, craintif. On s'éloigne ici des anciens stéréotypes, la fille étant la meneuse, celle qui décide et qui domine, tandis que le garçon se retrouve dans le rôle de celui qu'il faut toujours attendre, convaincre ou rassurer. Comme narratrice, Steph interpelle souvent le lecteur, ce qui crée un climat de complicité. En racontant par le menu ses enquêtes, cette «préado», comme elle se décrit si fièrement, affiche un amusant mélange de naïveté et de cynisme.

Autre ingrédient important qui contribue à la qualité de la série : l'humour, présent en forte dose dans chacun des titres. On le retrouve dans les situations, les descriptions et les dialogues. Autant l'auteure ne craint pas l'humour subtil, saupoudrant l'ironie ici et là, autant elle sait semer des épisodes de comique tarte à la crème. Les deux détectives en herbe commettent des bévues spectaculaires et hautement cocasses. Ils savent aussi rire d'eux-mêmes, ce qui les rend encore plus attachants.

Côté intrigue, c'est tout aussi solide. Un mystère, beaucoup d'indices et de fausses pistes, d'incessants rebondissements. Linda Bailey soigne également l'atmosphère de ses romans. Sans s'étendre indûment, elle sait créer une am-

biance, décrire un lieu. Originaire de Winnipeg et maintenant résidente de Vancouver, elle situe sa série dans l'Ouest canadien, ce qui permettra aux lecteurs québécois de mieux connaître Vancouver, Winnipeg, les Rocheuses, etc.

Premier titre de la série, *Drôle d'ordures* présente les deux héros, Steph et Joé, la création de leur agence de détectives et les bévues de leur première enquête. Une importante somme d'argent, recueillie pour les activités de S.O.S. Déchets, est volée dans la coopérative d'habitation où demeurent Steph et Joé. Les deux jeunes — qui ne sont pas copains mais le deviennent au fil de l'enquête — se retrouvent à épier divers suspects, à fouiller dans des poubelles puantes et à suivre plusieurs pistes menant nulle part.

Le message écologique sur le recyclage et le gaspillage dû au suremballage est juste assez subtil pour éviter que le texte ne devienne prêchi-prêcha. Certaines références culturelles — les Miss Marple, Cordelia Gray, Car Chow — risquent d'échapper aux petits francophones, mais les jeunes lecteurs s'identifieront sans doute aux disputes et rigolades des deux héros.

### Humour et suspense

Un peu moins réaliste, un peu moins vraisemblable, mais plus drôle que le premier titre, *Deux lapins dans un nid de vautours* ramène les deux détectives dans une histoire de rapt. Lorsque leur vieille voisine, l'excentrique Gertie, disparaît mystérieusement, Steph et Joé savent qu'elle n'est pas simplement partie en voyage. Comme Gertie avait la responsabilité de les surveiller pendant leurs vacances d'été, ils sont d'autant plus désespérés de la retrouver que si leur gardienne ne revient pas, Steph et Joé devront aller — quelle horreur! — au camp de jour des lapins.

Malgré certaines invraisemblances et une intrigue un peu tirée par les cheveux, on accroche et on rigole des nombreuses scènes d'humour, notamment ce fameux lunch dans un restaurant chic, où Steph doit payer cinq dollars pour une pointe de fromage de chèvre immangeable. En prime, Linda Bailey présente les coins les plus pittoresques et les plus célèbres de Vancouver : la plage de Locarno, la piscine de Kitsilano, le quartier chinois et le parc Stanley.

C'est dans le fabuleux décor des montagnes Rocheuses que l'auteure situe son troisième titre, *La frousse aux trousses*. Venus passer quelques semaines dans un camp de reboisement près de Revelstoke, en Colombie-Britannique, Steph et Joé y trouvent un nouveau sujet d'enquête : identifier un contrebandier caméléon qui s'est faufilé dans le camp pour mieux échapper aux policiers.

Au fil des descriptions sur le reboisement, sur les techniques de plantation d'arbres, Linda Bailey tisse son mystère mais prend aussi le temps de mettre au point une relation



touchante entre Steph et Alexandre, un enfant de cinq ans dont elle doit s'occuper. Pour la complexité du mystère, l'exotisme du cadre et la qualité des relations entre les divers personnages, *La frousse aux trousses* me semble le meilleur des quatre titres traduits en français.

Dans *Terreur chez les carnivores*, l'auteure exploite un thème original : les plantes carnivores. En visite à Winnipeg pour les vacances de Noël, Steph et Joé se mettent en tête de trouver celui qui a volé les précieuses plantes carnivores, destinées à une exposition au Jardin botanique de la ville. C'est d'autant plus important de trouver le coupable que l'oncle de Joé est injustement accusé du vol.

Comme dans les romans précédents, c'est Steph qui décrit l'évolution de son enquête, de sorte que le jeune lecteur peut la suivre pas à pas, faire les mêmes erreurs qu'elle et partager ses illuminations.

Dans un magazine pour ados, Steph a lu qu'il n'y avait point de salut hors du flirt. En sous-intrigue, on assiste donc à ses efforts, aussi comiques que pathétiques, pour mettre au point sa technique de flirt.

Froid sibérien, tempête de neige, isolement dans une maison sans électricité ni téléphone, l'auteure crée une atmosphère à la Agatha Christie tout en rendant de façon très convaincante la rudesse de l'hiver dans les Prairies. Côté suspense, elle y met le paquet, notamment lorsque ses deux héros se retrouvent à un doigt de mourir gelés dans la tempête.

Hélène Vachon assure une traduction fluide de ces romans. Bien que les titres originaux en anglais soient plus drôles que les titres en français, plusieurs jeux de mots passent bien la rampe, en dépit de la traduction.

Même si elle ramène les mêmes personnages et exploite la même formule à chaque roman, Linda Bailey se renouvelle d'un titre à l'autre. En mêlant habilement le rire, l'action, le mystère, elle offre aux jeunes des polars haut de gamme.

### Bédé historique

Une bande dessinée historique, documentaire et humoristique? Original comme idée, non? Pour réussir ce mélange inusité, il faut un auteur aussi habile à manier l'humour qu'à intégrer l'information dans une trame narrative. Linda Bailey a ses deux qualités, comme elle le démontre dans sa série «L'Agence prends ton temps». À mi-chemin entre documentaire et bédé, cette série compte trois titres sur trois grandes périodes de l'histoire : les Vikings, l'Égypte ancienne et le Moyen Âge.

Chaque album est conçu selon la même formule. Lorsque les enfants Thibodeau, les jumeaux Justin et Emma et



leur intrépide petite sœur Léa entrent par hasard dans l'agence de voyage «Prends ton temps», ils se retrouvent parachutés malgré eux dans un livre magique qui les transporte dans une époque lointaine. On retrouve donc ici une histoire dans l'Histoire, le guide de voyage magique présentant les faits historiques réels et la bédé présentant les tribulations des Thibodeau. À la fin de chaque album, une page supplémentaire offre des informations additionnelles pour compléter ce tour d'horizon d'une époque.

Dans chaque album, les jumeaux sont à maintes reprises victimes des gaffes de leur petite sœur impulsive, qui a le nez fourré partout. Après avoir affronté plusieurs dangers et s'être tirés de nombreux pétrins, ils finissent toujours par terminer la lecture du guide magique, ce qui les ramène automatiquement dans le temps présent.

Avant de commencer à écrire ses albums, Linda Bailey se documente pendant trois ou quatre mois sur la période. On sent son imposant travail de recherche dans ses descriptions de la vie au quotidien, de ces petits détails qui font la différence. Fidèle à sa marque de commerce, l'auteure parsème son texte — autant le documentaire que la bédé — d'une généreuse ration d'humour et parfois même d'humour noir.

On retrouve aussi une bonne dose de comique dans les illustrations de Bill Slavin, qui n'a pas lésiné sur le détail. En ce sens, les dessins sont aussi riches en information que le texte.

Par ce judicieux mélange de faits historiques, de fiction et de dessin, l'apprentissage de l'Histoire (celle avec le grand H) se fait en douceur dans cette série. De quoi attirer autant les enfants que leurs parents ou leurs profs.

### William Bell : émouvants portraits de l'adolescence

Professeur de littérature, ce Torontois s'est taillé une réputation enviable avec ses romans réalistes, d'émouvants portraits d'adolescents malheureux ou confus, titres qui lui ont mérité plusieurs distinctions littéraires.

William Bell a fait une entrée remarquée en littérature jeunesse avec son *Journal d'un rebelle*, à la fois quête d'identité et récit d'aventures à la Robison Crusoe. Franklin Crabbe est choyé par la vie : fils unique de parents riches, il réussit bien à l'école. Et pourtant. Pourtant. Il n'en peut plus de se conformer, d'obéir docilement aux désirs d'un père qu'il ne supporte pas... ce qui l'amène à se tourner de plus en plus vers sa fidèle amie, la vodka Silent Sam.

À la veille des examens qui marqueront la fin de son secondaire, il disparaît sans laisser de trace. Cette fugue, le jeune Ontarien la planifiait depuis longtemps. Et pourtant, rendu à destination, il se rend compte qu'il avait très mal planifié son escapade. Loin de toute civilisation, aban-





donné à lui-même, Crabbe constate qu'il n'est pas équipé pour survivre en nature.

Après avoir frôlé la mort à deux reprises, il est pris en charge par une femme mystérieuse qui se cache aussi dans les bois. Grâce à Mary, plus âgée et plus expérimentée, Crabbe apprend à vivre en forêt, à connaître la nature, à mesurer ses pièges et ses cadeaux.

Détaillée, convaincante, la description de cet apprentissage des défis de la survie en forêt est fascinante. Paradoxalement, c'est dans les épreuves et l'isolement que Crabbe arrivera à mieux se comprendre, à mieux tolérer les autres.

Sans complaisance, William Bell ne ménage pas son lecteur. Il ne fait pas dans le sentimental, ni dans le «tout-finit-bien-malgré-tout». L'auteur pousse en effet l'audace jusqu'à faire mourir l'un des personnages principaux. Il n'offre aucune recette, aucune réponse facile, même pas une fin heureuse, bien qu'on y sente une note d'espoir. Superbe portrait d'un adolescent en détresse et de son cheminement tortueux vers la sérénité, ce livre n'a pas pris une ride en dix ans.

Publié six ans après *Journal d'un rebelle, Sans signature* présente de nouveau un adolescent tourmenté, en relation difficile avec son père, mais aborde cette fois-ci de nouveaux thèmes : l'homosexualité, l'analphabétisme chez les adultes, l'abandon.

Steven «Mèche» Chandler ne comprend pas pourquoi son père l'a abandonné quand il avait sept ans. Lorsqu'il retrouve enfin son père, après dix années de silence, le jeune Chandler n'est pas au bout de ses surprises. Après avoir enfin reçu les explications qu'il attendait depuis si longtemps, il devra apprendre à surmonter sa colère et, surtout, à pardonner.

En parallèle à l'intrigue entre Mèche et son père, l'auteur bâtit une sous-intrigue, où Mèche doit développer la tolérance, après avoir appris que son meilleur ami est homosexuel.

William Bell adopte ici une technique narrative intéressante. Plutôt que de raconter les événements de façon chronologique, il a recours à des «reprises», sorte de retours en arrière où Mèche raconte ses souvenirs d'enfance ou des événements survenus dans un passé plus récent. Cela permet au protagoniste de réfléchir, de s'expliquer, d'étaler ses états d'âme.

Car contrairement au *Journal d'un rebelle*, on trouve peu d'action ou d'aventure dans ce roman, axé plutôt sur les relations père-fils, mère-fils, copain-copain. L'auteur centre son récit autour des problèmes et des questionnements de Mèche et, bien qu'il se passe peu de choses, le lecteur accroche à l'histoire, surtout parce que le héros est complexe, crédible.

Même si le roman a été publié pour la première fois en 1992, les difficultés et angoisses de Mèche sont toujours d'actualité. La traduction a cependant mal vieilli, notamment l'usage de certaines expressions aujourd'hui démodées.

### Roman historique bouleversant

Dans un registre complètement différent, *Shan Da et la cité interdite* marque un retour de l'auteur vers le récit d'aventures ainsi que sa première incursion dans le roman historique.

William Bell a enseigné en Chine pendant deux ans. Quand les images du massacre de la place Tianan men, à Beijing, ont commencé à défiler sur son petit écran à l'été 1989, l'écrivain n'a pas pu résister. Dans un émouvant témoignage, il raconte sur son site Web comment ce roman lui a été inspiré par la rage, la tristesse et le désir profond de présenter ces incidents historiques de façon exacte, afin de contrer un tant soit peu la propagande du gouvernement chinois.

Les événements de cet été chaud en Chine constituent donc le gros de l'intrigue de *Shan Da et la cité interdite*. Ici encore, Bell privilégie l'approche du journal d'un adolescent, le récit étant narré par Alex Jackson, dix-sept ans. Fasciné par l'histoire militaire de la Chine, Alex saisit l'occasion d'accompagner son père, un caméraman travaillant pour la télévision canadienne, lors d'un reportage à Beijing. Les premiers chapitres fourmillent d'information sur l'Empire du milieu, le jeune Canadien (rebaptisé Shan Da par son guide) y découvrant la culture, les traditions, les attitudes des Chinois.

Alex assiste aux premières manifestations des étudiants, voit leur détermination durcir, la tension monter, l'escalade de la violence sur la désormais célèbre place Tianan men. Lorsque l'armée s'en mêle et commence à tirer sur les protestataires, Alex se retrouve coincé au cœur de ce maelström. Séparé de son père et transportant des bandes vidéo illégales, le jeune homme est blessé en tentant d'échapper à un assaut des militaires. Réussira-t-il à retrouver son père, à sortir vivant de la Chine? Les événements se précipitent, le suspense est à couper au couteau.

Basé sur des témoignages de gens qui ont vécu le massacre, solidement documenté, *Shan Da et la cité interdite* présente un formidable travail de reconstitution. Avec le recul, et quand on sait l'importance que le massacre de la place Tianan men a revêtu par la suite pour la Chine, on ne peut qu'apprécier davantage ce roman écrit dans le vif de l'histoire.

Le récit est poignant, effrayant aussi, sans doute parce qu'inspiré de faits véridiques. Mais la fiction n'en est pas



pour autant négligée ici, William Bell mettant en scène des personnages forts, autant le héros (bouleversant lorsqu'il alterne entre le désarroi, la peur et la colère) que les personnages secondaires. Contrairement aux deux romans précédents, il présente ici une relation harmonieuse, empreinte de complicité, entre le père et fils.

Récipiendaire du prix Ruth Schwartz en 1991, ce livre magnifique est sans doute appelé à devenir un classique de la littérature canadienne-anglaise pour adolescents.

#### Kevin Major : raconter Terre-Neuve



Originaire de Terre-Neuve, Kevin Major a écrit plus d'une dizaine de romans, pour jeunes et pour adultes. Les romans jeunesse de cet enseignant ont été publiés aux États-Unis, traduits en français, danois, allemand, espagnol, portugais et hébreu. En 1992, Kevin Major a obtenu le Vicky Metcalf Award, offert pour une œuvre exceptionnelle qui revêt une importance particulière pour les jeunes.

Les trois romans de Major et publiés chez Pierre Tisseyre ont tous Terre-Neuve comme cadre, chacun avec ses descriptions de la couleur locale : la pêche, la mer, le chômage et l'insularité. Ils reprennent aussi tous trois la même thématique, à quelques variantes près : l'adolescent angoissé par l'abandon, l'absence ou la mort du père. Dans les romans réalistes de Major, les hommes n'ont pas le beau rôle.

À l'instar de William Bell, Kevin Major est entré en littérature jeunesse par la grande porte. Son premier roman *Tiens bon!* a remporté le Prix du Gouverneur général et figuré sur la liste d'honneur du prix Hans Christian Andersen.

Cette histoire sans dentelle mais poignante raconte comment la vie peut basculer rapidement pour un adolescent qui perd ses parents dans un accident de voiture. Séparé de son jeune frère, Michel doit aller vivre en ville chez un oncle lointain. L'adolescent de quatorze ans tente de s'adapter à sa nouvelle vie mais se rebelle devant le comportement brutal de son oncle. Il prend la fuite avec son cousin Curtis, désireux lui aussi d'échapper au paternel dictateur. Les deux jeunes volent une voiture, font du camping d'automne dans un parc désert, prennent quelques lapins au collet. Le temps d'une fugue, Michel et Curtis sont libres, joyeux, jusqu'à ce que la vie les rattrape durement.

Récit sombre sur la solitude de l'orphelin, le manque de communication, la violence verbale dans les familles, *Tiens bon!* n'est tout de même pas complètement noir, puisque le héros-narrateur avoue, en dernière page, qu'il arrive désormais à surmonter son envie de pleurer. «Ça été vachement dur à faire mais je pense que maintenant ça y est.» Dans le langage à la fois elliptique et terre à terre des adolescents, voilà tout de même un brin d'espoir.

Peut-être pour refléter le courant littéraire de l'époque ou peut-être dans le but de transmettre le très coloré parler terre-neuvien, la traduction de Michelle Robinson fait une large place au joul. Cela semble parfois exagéré, notamment l'utilisation de certaines expressions (par exemple *soye*, comme dans «j'ai couru jusqu'à ce que je soye si loin...») qui ont mal vieilli.

Au père décédé de *Tiens bon!* succède un père-déception dans *Loin du rivage*. Le héros de ce roman est Chris Slade, un adolescent de quinze ans qui vit dans un petit port terre-neuvien lourdement touché par le chômage endémique. Le comportement destructeur du père Slade plonge la famille entière dans la détresse. Sans boulot, le père boit trop, la mère déprime de voir son mari si souvent saoul, la fille aînée méprise son père et ne songe qu'à quitter au plus vite la famille. Face à ce gâchis, le jeune Chris abandonne et glisse lui aussi sur une pente dangereuse. Ses mauvaises notes à l'école s'accumulent, sa copine le trompe et il se brouille avec son meilleur ami. Pour oublier, pour s'étourdir, Chris se tourne vers l'alcool et la drogue. Afin d'éviter que son fils ne sombre complètement dans la délinquance, la mère de Chris l'expédie comme moniteur dans un camp d'été pour garçons. Prenant sous son aile un garçon en détresse, Chris arrive à s'oublier un peu, à se dépasser et à devenir plus responsable.

Comme la narration est partagée par les cinq membres de la famille, le lecteur bénéficie du point de vue de Chris, mais aussi de celui du père, de la mère et de la sœur, ce qui permet de mesurer la détresse de chacun. Est-ce le joul, les tensions familiales, le milieu ouvrier ou cette technique des monologues en alternance qui rappelle un peu notre Michel Tremblay national? Là où l'auteur se distingue, c'est en osant mettre en scène un héros très imparfait, aux prises avec ses contradictions et son goût du fruit défendu. Car ce Chris est un adolescent égoïste, influençable, plutôt veule et porté sur la dérobade. Plutôt que de le rendre antipathique, ces défauts donnent au contraire un côté plus authentique à son histoire.

Moins noir que les deux titres précédents, *Cher Bruce Springsteen* est un roman épistolaire qui reprend le thème de l'adolescent confronté aux grandes questions de la vie : pourquoi l'amour, le manque d'amour, l'amitié, l'injustice, la pauvreté? Pourquoi? C'est pour mieux mettre de l'ordre dans ses questions, dans ses pensées, que Terry Blanchard, quatorze ans, commence à écrire à son idole, le chanteur rock Bruce Springsteen.

Pourquoi son père est-il parti? Pourquoi ses parents ont-ils cessé de s'aimer? Pourquoi a-t-il de mauvaises notes à l'école? Comment fait-on pour plaire aux filles? Comment fait-on pour ne pas être différent des autres?



Bien sûr, le célèbre chanteur rock ne répond jamais aux lettres de Terry. Peu importe, car à travers ces missives envoyées comme autant de bouteilles à la mer, l'adolescent arrive à mieux articuler ses rêves, à comprendre pourquoi il puise de l'inspiration dans les chansons de Springsteen. La musique du Boss lui donne envie de s'affirmer, de se bâtir un avenir prometteur. *Cher Bruce Springsteen*, une belle ode au rock'n'roll et à l'intensité de vivre des jeunes.

### Norah McClintock : polar pour jeunes



Couronnée par trois fois du prix Arthur Ellis, qui récompense le meilleur roman policier pour la jeunesse, Norah McClintock se spécialise dans les polars pour jeunes. Cette auteure née à Montréal et résidant maintenant à Toronto, concocte des récits où les jeunes sont les héros-enquêteurs qui réussissent toujours à élucider le meurtre.

Dans *Cadavre au sous-sol*, qui a pour cadre Montréal, une adolescente doit prouver l'innocence de son père, accusé du meurtre de sa mère. Cette dernière a été retrouvée enterrée dans le sous-sol d'un restaurant qui appartenait à la famille. Avec son copain Jace, l'adolescente de quinze ans mène son enquête pour trouver le véritable meurtrier. Quelques fausses pistes, quelques tentatives de meurtre viennent épicer l'enquête, mais malgré le titre, le roman comporte peu de scènes de violence.

L'intrigue de *Crime à Haverstock* tourne aussi autour d'un adolescent qui doit prouver que son père est injustement accusé de meurtre. Après une enquête qui prendra plusieurs détours inattendus, Mick réussit à démontrer à tous les habitants du village de Haverstock que son père n'est pas l'homme qu'on croyait.

Ce thème des apparences auxquelles il ne faut pas se fier revient de nouveau dans *Fausse identité*. Héroïne de ce roman, Zanny, une jeune fille de seize ans, rentre un soir chez elle pour apprendre que son père s'est suicidé. Convaincu qu'il ne s'agit pas d'un suicide mais bien d'un meurtre, elle décide de réaliser sa propre enquête. Mais Zanny ne peut compter sur les gens qui l'entourent : un oncle dont elle n'a jamais entendu parlé, un jeune homme séduisant mais suspect, des policiers à l'air louche et un avocat qui joue les mystérieux. Quand Zanny découvre que la mort de son père est liée à une somme de dix millions, l'affaire se corse. Contrairement aux deux romans précédents, situés au Canada, ce roman se passe aux États-Unis et compte davantage de violence, entre autres des fusillades.

Ces trois romans sont traduits dans une langue très correcte par Claudine Vivier, mais certaines expressions de France («se mettre au vert», «bon sang!», flics, etc.) agacent dans la bouche de personnages québécois.

On trouve plusieurs parallèles entre ces trois titres. Dans les trois cas, l'auteure met en scène une famille monoparentale. Dans les trois cas, des ados viennent au secours de leur père injustement accusé. La formule McClintock se ressemble d'un livre à l'autre : un accent très fort sur l'intrigue, un mystère à élucider, une esquisse d'histoire d'amour, mais des personnages guère approfondis. Ces polars offrent un bon divertissement, d'ailleurs très populaire auprès des jeunes, puisque les trois titres figurent au palmarès de Communication-Jeunesse.

A. P.

### Monica Hughes : la grande dame de l'Ouest

Si l'on se fie à la biographie sur son site Web, Monica Hughes a connu une jeunesse mouvementée. Née en Angleterre en 1935, elle a aussi vécu en Égypte, en Écosse et au Zimbabwe avant de s'installer au Canada. Elle raconte qu'à l'école elle a été initiée aux mythes nordiques, ce qui a certainement contribué à éveiller son imagination, comme l'ont aussi fait les œuvres de E. Nesbit et les histoires d'aventures du XIX<sup>e</sup> siècle. Sa carrière d'écrivaine a commencé sur le tard, et l'auteure a essuyé de nombreux refus de la part des éditeurs avant que son premier roman pour jeunes, *Crisis on Conshelf Ten*, soit accepté en 1975. Depuis, elle a publié plus d'une trentaine de romans jeunesse et maintes nouvelles. Ses histoires, traduites en plusieurs langues, sont lues à travers le monde. M<sup>me</sup> Hughes est décédée au début de mars 2003, avant d'avoir pu voir la traduction française du troisième tome de sa trilogie «Isis».

Les lecteurs connaissent surtout Monica Hughes pour cette série de science-fiction, «Isis», dont les trois volets lui ont valu le prix Phoenix, le Prix de la littérature jeunesse du Conseil des Arts du Canada et un certificat d'honneur de l'IBBY. L'histoire se déroule sur la planète Isis, que des humains commencent à coloniser après avoir quitté une Terre surpeuplée et polluée. Ils ne peuvent s'installer que dans les vallées de leur nouvel Eden, car l'air des montagnes, chiche en oxygène mais riche en ultraviolets, les achèveraient. *Le Phare d'Isis* s'ouvre sur une planète habitée uniquement par Nolwenn, une adolescente de seize ans, et Tuteur, un robot, dont la tâche consiste à garder le Phare qui émet des transmissions vers l'espace. Lorsque Nolwenn apprend qu'elle devra partager son paradis avec une poignée de colons humains, elle supporte d'abord mal la chose, avant de s'éprendre de Mark London, à qui elle voudrait montrer son vrai visage. Tuteur l'oblige à porter un curieux costume assorti d'un masque, prétendument pour la protéger d'une possible contamination. Nolwenn découvrira ce qui la distingue de ses pairs, différences que les colons n'accepteront jamais.





La jeune fille se liera pourtant d'amitié avec Jodi N'Kumo, un garnement dégourdi qui n'a que faire des préjugés de sa communauté. Incapable de supporter le regard des autres, Nolwenn finira par s'exiler dans une autre région.

*Le Gardien d'Isis* prend place trois générations plus tard, et la communauté du précédent volume est maintenant dirigée par la main de fer et les mensonges d'un Mark London vieillissant. Ce dernier a transformé l'existence de Nolwenn en légende terrifiante que vient contrebalancer l'image dorée et protectrice de Tuteur, le Gardien (invisible mais présent) d'Isis. Le jeune Jody N'Kumo, lui, a deux points en commun avec son grand-père : le nom et un penchant marqué pour les questions inopportunes. Sa curiosité et sa perspicacité le mènent au bannissement et c'est en exil que Jody découvrira la vérité au sujet de Nolwenn et Tuteur. Mais qu'en fera-t-il?

Une génération plus tard, dans *Les Visiteurs d'Isis*, la situation n'a pas changé. L'un des fils de Mark London, un incompetent notoire, dirige la colonie; la famille N'Kumo, elle, n'a rien perdu de son image de mouton noir. Arrive un curieux personnage, richement vêtu, du nom de Michael Joseph Flynn. En quelques heures à peine, ce beau parleur met la population sous son emprise et oblige les habitants à lui livrer un stock de pierres à feu. Sa fille Moira, bien consciente des dommages que son escroc de père peut causer à une communauté aussi isolée, tente en vain de le détourner de son plan avec l'aide de David N'Kumo. Les jeunes gens devront recourir à l'aide du Gardien d'Isis en personne pour empêcher un désastre. L'auteure aborde avec beaucoup de finesse des thèmes variés : l'apparence et les préjugés dans le premier volume, la mémoire collective et la manipulation dans le deuxième, le désir de pouvoir et de richesses dans le troisième. Elle étoffe ses personnages en quelques traits, dépeint ses décors avec style et manipule efficacement les rebondissements. Le ton reste grave, les événements n'ont rien d'heureux, mais le dénouement laisse toujours poindre une lueur d'espoir, question de ne pas pousser le lecteur à abjurer sa foi en l'espèce humaine.

### Futur sombre, passé gris

Toujours en science-fiction, *L'invitation* présente un futur pessimiste où les chômeurs sont si nombreux depuis que les robots ont massivement remplacé les travailleurs, qu'ils finissent par constituer une sorte de caste qu'on songe à stériliser comme de la vulgaire vermine. Il n'y a évidemment pas de société des loisirs pour autant. Le lecteur suit les péripéties d'une poignée d'adolescents que l'État vient de condamner au chômage et d'assigner à une zone délabrée où ils doivent se faire une nouvelle vie, jusqu'à ce qu'une mystérieuse

invitation au Manège leur soit faite. La bande de héros étant constituée de huit, puis de dix membres, le lecteur doit faire un gros effort pour les départager. La solution au chômage proposée par l'auteure est plutôt naïve pour toutes sortes de considérations, la première étant que des adolescents ayant passé leur vie dans un univers robotisé n'auraient aucune chance de survivre en pleine nature, en se basant uniquement sur leurs connaissances intellectuelles. Néanmoins, la fin a le mérite de ne pas s'embourber dans l'univers glauque où tous se trouvent plongés.

De ce point de vue, *La goutte de cristal* (prix du Children's Book Center) ressemble beaucoup à *L'invitation*. Le futur s'annonce toujours aussi invivable, cette fois à cause de l'amincissement de la couche d'ozone, qui a complètement asséché les plaines canadiennes. À la mort de leur mère, Megan et Ian doivent migrer vers l'ouest dans l'espoir de trouver leur oncle. Les difficultés croissantes de survivre font ressortir ce qu'il y a de plus noir et de plus étrange chez les gens qu'ils croisent : l'égoïsme et le meurtre chez les survivalistes, la folie religieuse chez une bande d'autochtones. Outre ces dangereuses rencontres, qui auront presque raison des exilés, la relation entre le frère et la sœur n'est pas au beau fixe. Ian, dix ans, ne supporte pas d'être encadré par son aînée, qui a la tâche ingrate de jouer le rôle de la mère. Leur situation semble s'améliorer quand ils tombent sur un couple de fermiers âgés et généreux, dont les provisions limitées obligeront toutefois les enfants à repartir. L'histoire se termine sur une note optimiste, au milieu d'une communauté agricole qui ne veut plus répéter les erreurs du passé.

En comparaison, *Visiteurs extraterrestres* reste une œuvre mineure qu'une traduction vieillotte, truffée d'expressions désuètes, n'aide pas. L'histoire est aussi superficielle que le titre français le laisse suggérer. Un professeur, ses enfants jumeaux et deux élèves partent camper dans les Rocheuses, où ils tombent sur des extraterrestres désespérés essayant de mettre la main sur une substance organique qui sauvera leur planète.

Hughes ne fait pas que de la science-fiction pour jeunes. *La passion de Blaine* est un roman historique où l'auteure dépeint les conditions de vie dans le milieu rural ontarien lors de la grande crise économique. Blaine, un garçon rêveur, est fasciné par le train qui passe, avec ses promesses d'aventures, de fortune et d'un monde meilleur. Il s'agit, bien sûr, d'une illusion. Tout est narré à travers le regard de cet enfant qui voit le sort s'acharner sur sa famille : ses parents l'abandonnent, la maladie emporte une amie, il perd un chien, la grange brûle. Blaine garde la tête haute en travaillant d'arrache-pied ou en s'évadant dans la lecture. Le train, il le prendra finalement lorsque la Deuxième Guerre



mondiale incitera les jeunes hommes à s'enrôler. Si l'engin fait rêver l'enfant, il n'apporte en réalité que la mort et les dégâts, surtout qu'il ne siffle pas! C'est ce train qui mènera Blaine vers un destin des plus sanglants.

*Mike, chasseur de ténèbres* (Prix de la littérature jeunesse du Conseil des Arts du Canada et prix Booken Leeuw) est plutôt un roman psychologique mettant en scène un adolescent récemment atteint de leucémie, qui rêve d'une fin de semaine de chasse où il pourra enfin abattre son premier animal. L'auteure instaure une tension bien soutenue lors des flash-backs, quand Mike essaie de comprendre ce qui lui arrive : il devra mener un vrai travail de détective pour découvrir la vérité au sujet de son état de santé, se fier à son instinct et percer à jour les mensonges bien intentionnés de ses parents. Cette partie du récit, dynamique et prenante, est entrecoupée de passages où Mike installe son campement; les véritables péripéties en forêt n'arrivent que bien plus tard. L'escapade permettra à l'adolescent d'accepter sa condition et les ténèbres qui le suivront le reste de ses jours.

On comprendra que les romans de Monica Hughes ne sont pas des plus joyeux. De son propre aveu, elle s'inquiétait de l'impact du progrès sur l'environnement, source d'inspiration pour bien des auteurs. Elle pigeait aussi ses idées dans les nouvelles, les faits divers, les articles scientifiques. Ses conclusions sont généralement douces-amères, les héros adolescents passant à l'âge adulte dans des conditions difficiles. (Notons tout de même que plusieurs personnages féminins réussissent à se faire glisser la bague au doigt!)

L. S.



## Bibliographie

- BAILEY, Linda. *Drôles d'ordures*, traduit par Hélène Vachon, coll. All-i-bi, Saint-Lambert, Éd. Héritage jeunesse, 1994, 270 pages.
- BAILEY, Linda. *La frousse aux trouses*, traduit par Hélène Vachon, coll. All-i-bi, Saint-Lambert, Éd. Héritage jeunesse, 1995, 239 pages.
- BAILEY, Linda. *Deux lapins dans un nid de vautours*, traduit par Hélène Vachon, coll. All-i-bi, Saint-Lambert, Éd. Héritage jeunesse, 1995, 264 pages.
- BAILEY, Linda. *Terreur chez les carnivores*, traduit par Hélène Vachon, coll. All-i-bi, Saint-Lambert, Éd. Héritage jeunesse, 1997, 255 pages.
- BAILEY, Linda. *Aventures dans l'Égypte ancienne*, illustrations de Bill Slavin, texte français de Martine Becquet, Toronto, Éd. Scholastic, 2000, 48 pages.
- BAILEY, Linda. *Aventures chez les Vikings*, illustrations de Bill Slavin, texte français de Martine Becquet, Toronto, Éd. Scholastic, 2001, 48 pages.
- BAILEY, Linda. *Aventures au Moyen Âge*, illustrations de Bill Slavin, texte français de Martine Becquet, Toronto, Éd. Scholastic, 2000, 48 pages.
- BAILEY, Linda. *Aventures dans la Grèce antique*, illustrations de Bill Slavin, texte français de Martine Becquet, Toronto, Éd. Scholastic, 2002, 48 pages.
- BELL, William. *Sans signature*, traduit par Paule Daveluy, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1993, 258 pages.
- BELL, William. *Journal d'un rebelle*, traduit par Paule Daveluy, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1994, 274 pages.
- BELL, William. *Shan Da et la cité interdite*, traduit par Paule Daveluy, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1990, 331 pages.
- HUGHES, Monica. *Visiteurs extraterrestres*, traduit par Marie-Andrée Clermont, coll. Galaxie, Montréal, Éd. Héritage, 1984, 144 pages.
- HUGHES, Monica. *Mike, chasseur de ténèbres*, traduit par Paule Daveluy, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1985, 208 pages.
- HUGHES, Monica. *La passion de Blaine*, traduit par Marie-Andrée Clermont, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1989, 252 pages.
- HUGHES, Monica. *La goutte de cristal*, traduit par Dominick Parenteau-Lebeuf, coll. Échos, Saint-Lambert, Éd. Dominique et compagnie, 1992, 256 pages.
- HUGHES, Monica. *L'invitation*, traduit par Dominick Parenteau-Lebeuf, coll. Échos, Saint-Lambert, Dominique et compagnie, 1997, 240 pages.
- HUGHES, Monica. *Le Phare d'Isis*, traduit par Jean-Louis Trudel, coll. Jeunesse-Plus, Montréal, Éd. Médiaspaul, 2002, 272 pages.
- HUGHES, Monica. *Le Gardien d'Isis*, traduit par Jean-Louis Trudel, coll. Jeunesse-Plus, Montréal, Médiaspaul, 2002, 296 pages.
- HUGHES, Monica. *Les Visiteurs d'Isis*, traduit par Jean-Louis Trudel, coll. Jeunesse-Plus, Montréal, Médiaspaul, 2003, 216 pages.
- MAJOR, Kevin. *Tiens bon!*, traduit par Michelle Robinson, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1984, 210 pages.
- MAJOR, Kevin. *Loin du rivage*, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1989, 305 pages.
- MAJOR, Kevin. *Cher Bruce Springsteen*, traduit par Marie-Andrée Clermont, coll. des Deux solitudes, jeunesse, Montréal, Éd. Pierre Tisseyre, 1989.
- McCLINTOCK, Norah. *Fausse identité*, traduit par Claudine Vivier, coll. Atout, Montréal, Éd. Hurtubise HMH, 1998, 287 pages.
- McCLINTOCK, Norah. *Cadavre au sous-sol*, traduit par Claudine Vivier, coll. Atout, Montréal, Éd. Hurtubise HMH, 1999, 278 pages.
- McCLINTOCK, Norah. *Crime à Haverstock*, traduit par Claudine Vivier, coll. Atout, Montréal, Éd. Hurtubise HMH, 2000, 272 pages.
- McCLINTOCK, Norah. *Le maître chanteur*, traduit par Louise Binette, Saint-Lambert, Éd. Héritage, 2001, 198 pages.